

La Zone Le cinéaste et son double

Élie Castiel

Numéro 313, avril 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88933ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

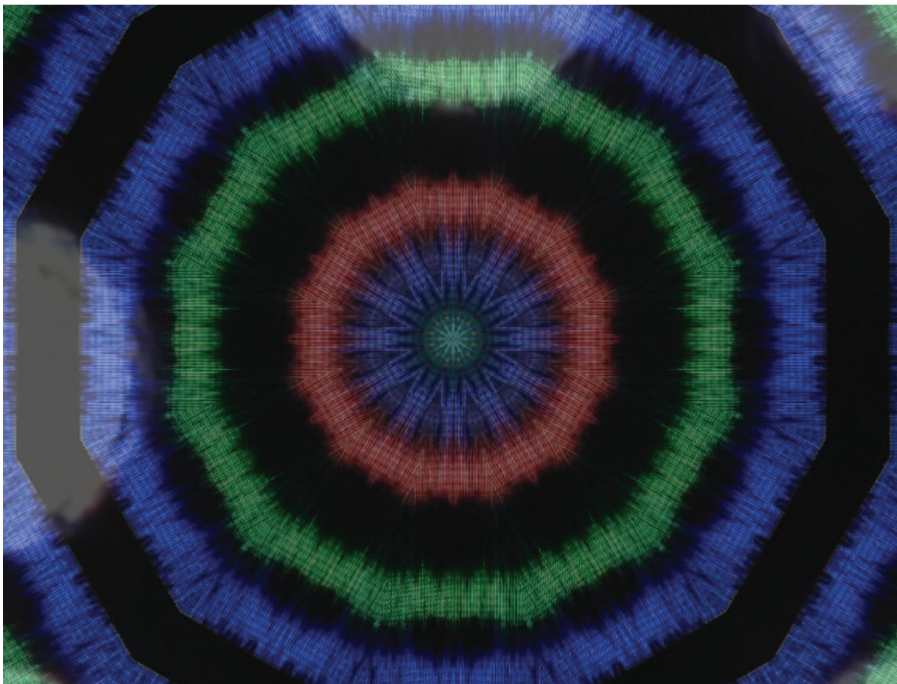
Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2018). Compte rendu de [La Zone : le cinéaste et son double].
Séquences : la revue de cinéma, (313), 50–51.

La Zone

Le cinéaste et son double

ÉLIE CASTIEL



Le **nouvel essai** poétique et sensiblement personnel de Denys Desjardins (particularités que le documentariste assume totalement), confirme jusqu'à quel point il persiste à signer un cinéma éloigné du documentaire social et didactique, si ambitionné ici depuis de nombreuses années. Ce n'est donc pas un hasard si le grand Chris Marker devient le point central d'un film qui dépasse de loin l'hommage. Comme par magie, Desjardins et Marker sont en proie à un dédoublement de la personnalité.

À proprement parler, *La Zone* transcende le simple égard respectueux envers l'un des maîtres peu connus du cinéma français qui, avec *La jetée*, signe son film le plus accessible. Denys Desjardins joue intentionnellement la carte du puzzle-miroir en s'interposant au sujet filmé, à tel point que son regard devient platoniquement incestueux, abstraction faite de toute pesanteur freudienne de culpabilité. Il s'agit d'un miroir réflexif où la présence de Marker se cache non seulement à travers les archives évoquées, mais également à l'intérieur d'un montage fébrile et d'une intelligence sentie.

En voix *off*, notre comédien national Albert Millaire joue le rôle de Stalker, et la classique Éli-zabeth Chouvalidzé incarne le personnage indicible de Madeleine. À l'orée de la Troisième Guerre mondiale, elle charge un homme d'explorer la «zone» énigmatique qui existe entre le réel et l'imaginaire, entre le temps et l'espace, et peut-être entre l'oubli et le souvenir. Mais pour Desjardins, à titre personnel, cela implique qu'il s'agit du dialogue percutant entre le cinéma et ses travers, entre l'amour inconditionnel porté aux images en mouvement et le montage, opération par laquelle certains plans sont sacrifiés parce que sans doute porteurs de mensonges.

Car *La Zone*, titre politique, demeure avant tout une déclaration, une proposition qui tente de rapprocher la vérité cinématographique le plus du possible. Et qui place le spectateur dans des zones (ce n'est pas un jeu de mots) turbulentes le sommant d'ajuster son regard. Il n'est donc pas surprenant qu'au moment d'écrire ces lignes, le film de Desjardins n'ait pas trouvé de distributeur, et il semblerait qu'il ne sera pas montré en salle. À tort,

cependant, puisque *La Zone*, malgré tous ses codes formels et parfois confondants qui échappent à l'œil de notre temps, mérite une reconnaissance critique, ne serait-ce que pour que le travail accompli par Desjardins ne tombe pas dans l'oubli.

Justement, l'oubli est l'un des thèmes du film. Lessai-film en question *docu-fictionnalise* la mémoire d'une femme (Madeleine/Chouvalidzé) qui demande à Stalker / Millaire de lui raviver le souvenir. C'est alors que *La jetée* (1960) entre en jeu, film-hommage, entre autres, à l'architecte invétéré du cinéma italien, Michelangelo Antonioni. Retrouver non seulement le souvenir, mais aussi le cinéaste. En somme, *La Zone* navigue poétiquement entre le songe éveillé et le mystique, entre les difficultés de la représentation et le combat que procure le cinéma. Une lutte le plus souvent frontale, sans concessions. Vaincre ou capituler.

Et si *La Zone* ne représentait après tout que la somme de tous les films réalisés par Denys Desjardins plus que toute autre chose? Et que derrière son respect envers Marker se cachait un exutoire à sa propre existence de cinéaste? Quelle que soit la réponse, le film devient organique et ne cesse d'implorer d'être aimé, inconditionnellement, pour l'amour que l'on porte au cinéma. Puzzle dans l'esprit du spectateur qui, devant une œuvre aussi incontournable qu'indéchiffrable, mais qui se suffit à elle-même, hésite à se prononcer, sortant de la projection pieusement décontenancé.

C'est peut-être ce qu'a voulu Desjardins. Et pour des raisons que nous osons mettre en évidence: le côté personnel de la création, la volonté de ne pas trop montrer, l'idée que chaque image en mouvement est la cible de mille et une interprétations ou encore même d'investigations.

Dans le montage, une multitude d'images tirées des films de Chris Marker, bien entendu (et d'autres?).

D'une façon ou d'une autre, Johan van der Keuken et son compatriote Louis van Gasteren¹, plus historiquement motivé, s'infiltrèrent consciemment ou pas dans cette ode cinématographique. Et, étrangement, des images qui ressemblent, *ethnographiquement*, à celles des films *mondo* de l'époque se faufilent aussi en ne se faisant pas trop remarquer. Pour le signataire de ce texte, c'est un émoi, car il endosse sans culpabilité, de façon assumée, toutes formes de cinéma.

Mais n'oublions pas que *La Zone*, c'est surtout une enquête sur *La jetée*, ou encore une investigation en forme de science-fiction, ou n'est-il possible de dire *science et fiction*? C'est aussi *Sans soleil*, également de Marker. Pour Desjardins, c'est tenter de retrouver les pistes spirituelles de ces films. C'est participer à une fouille archéologique de la mémoire par le biais du cinéma. Oui, en effet, le cinéma, là où le 8 mm s'impose en défiant les règles d'aujourd'hui. Peut-on déduire que Denys Desjardins est un romantique (nostalgique?), passionné par cette forme de cinéma qui, en plus de posséder une qualité chaleureuse, inventait la roue de la vie?

Un bémol: en projection de presse, nous n'étions qu'une seule personne, moi. Est-ce une charge contre ce qui sévit aujourd'hui chez une partie de la critique: sans doute que oui. Mais à bien y penser, ce n'est guère surprenant: justement, aujourd'hui, époque où les prophètes de la critique « nouvelle vague » sortent leurs émotions en dents de scie pour vilipender des films comme *La Zone*, trouvant sans doute Desjardins arrogant et autosuffisant plus que toute autre chose, démontrant plus que jamais que le conflit intergénérationnel n'est aussi véhément et tranchant qu'à notre époque. Et ce n'est pas une question d'âge. Cela a à voir avec la perception qu'on a du cinéma. Après tout, nul n'est prophète en son pays. ▲

Notes

¹Voir la recension d'un ouvrage sur ce cinéaste – Patricia Pisters. *Filming for the Future: The Work of Louis van Gasteren* (in *Séquences*, n° 308 / Mai-Juin 2017, p. 49).



Origine : Québec [Canada] – Année : 2017 – Durée : 1 h 20 – Réal. : Denys Desjardins (alias Syned Sindrajed) – Scénario : Denys Desjardins – Images : Denys Desjardins – Mont. : Denys Desjardins – Musique : Simon Bellefleur – Voix : Albert Millaire (Stalker), Élisabeth Chouvalidzé (Madeleine) – Diffusion : Les Films du Centaure.